

l'exactitude de l'histoire ou la pureté du sentiment moral et religieux qui souffrirait le plus de cette étrange transformation.

Baur a beau ne vouloir suivre la bannière d'aucun parti, déjà d'après ce qui précède on voit à quelle école il se rallie. Dans les questions qui se rapportent plus spécialement aux doctrines théologiques, ses sentiments véritables éclatent encore bien davantage. Il se donne quelquefois, nous l'accordons, l'apparence de trouver les idées fondamentales de la philosophie dans les formules qui résument la foi officielle de l'Église chrétienne. Mais plus souvent il penche vers un système qui s'éloigne immensément non seulement des croyances chrétiennes mais encore du théisme en général. La position qu'il a été forcé de prendre vis à vis des défenseurs les plus ardents de l'orthodoxie évangélique a montré que de toutes manières il n'était pas de leur parti; la suffisance avec laquelle il s'est prononcé sur la valeur du sentiment en fait de religion, a fait voir qu'il est bien loin de s'entendre avec le plus célèbre des théologiens modernes, avec Schleiermacher; d'un autre côté, les tendances de Strauss aussi ne peuvent nullement être confondues avec les siennes. Que si après ces délimitations négatives vous cherchez à préciser davantage sa position, vous vous trouverez réduit à ajouter que ce penseur flotte incertain entre les diverses nuances hégéliennes, mais qu'il penche fortement, il faut bien le dire, vers l'identification de Christ avec l'humanité. Baur ne s'est jamais expliqué sur son système autrement qu'en passant, à l'occasion des faits et des idées dont il s'occupe dans ses ouvrages historiques. Il est aisé d'y lire entre les lignes qu'il croit notre époque presque uniquement destinée à développer la doctrine de Hegel. Il connaît les divergences qui séparent les différentes fractions de l'école; il n'ignore pas combien est grande la difficulté de concilier la philosophie de l'absolu avec les pres-